

Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

Dessin de G. FABIANO



domadaire : Le Samedi
10 centimes

4^e ANNÉE

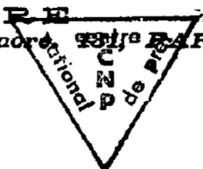
Jullet 1911 — N° 180

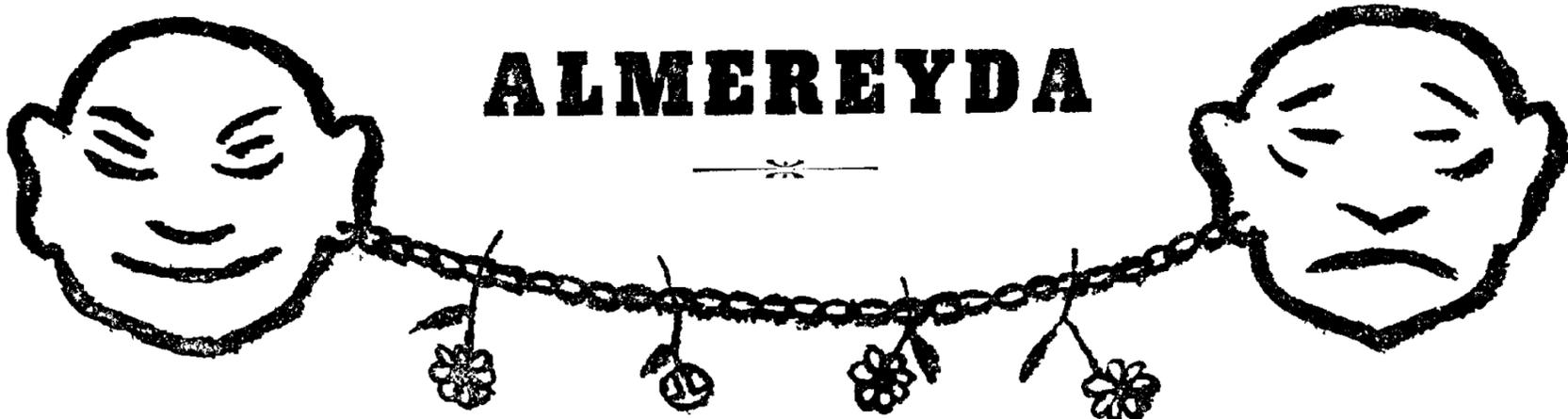
Miguel ALMEREYDA

ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION A :
Henri FABRE Téléphone 321-42
20, Rue du Louvre, Rue Saint-Honoré, Paris (1^{er})

ABONNEMENTS :

UN AN.....	6
SIX MOIS.....	3
ÉTRANGER	
UN AN.....	8
SIX MOIS.....	4





Dans le train-train des événements, des hommes surgissent, des notoriétés s'éveillent, dont quelques-unes s'évanouissent tôt, dont les autres s'affirment de plus en plus. Hier, inconnues ou ignorées, des figures apparaissent sur l'écran de l'actualité. C'est notre rôle, ici, de saisir ces physionomies et de les fixer hâtivement.

Notre ami Miguel Almereyda est une de ces physionomies que les derniers événements ont mise soudainement en relief; un de ces hommes surgis tout à coup et qui, avec le temps, sauront se placer au premier plan.

Il nous est aisé et il nous est agréable de biographier, dans ce journal, ce jeune militant dont le passé, déjà, est surchargé d'incidents, dont la carrière de propagandiste est déjà longue et remplie.

Depuis une douzaine d'années que nous bataillons à ses côtés, que nous le suivons, pour ainsi dire, pas à pas, dans les mêmes luttes, parmi les mêmes heurts, nous avons pu apprendre à le connaître, à l'aimer; nous avons pu observer son évolution intellectuelle, comprendre ses espoirs, partager ses enthousiasmes.

Peut-être songera-t-on que cette situation de camarade et d'ami nous interdisait précisément de tenter une biographie fatalement exempte de critique et de roserie; peut-être Almereyda lui-même ne nous saura-t-il que bien faiblement gré de l'avoir ainsi happé au passage pour l'offrir aux lecteurs. Mais les besoins de l'actualité sont là, pressants et inexorables et, au surplus, nous prenons très allègrement nos responsabilités.

* *

Ce qui a attiré définitivement l'attention sur Almereyda, c'est surtout la création récente des « Jeunes-Gardes » révolutionnaires et l'incident qui s'est produit autour de la prison de Saint-Lazare, le matin de la libération de Madeleine Marck. Mais c'est encore l'organisation de la Sûreté révolutionnaire et le « dénichage » de deux oiseaux de préfecture, tenus prisonniers pendant deux jours dans les locaux de la *Guerre Sociale*.

Jusqu'à ce jour, on savait, dans le monde des journalistes, que Miguel Almereyda était un secrétaire de la rédaction à la *Guerre*, connaissant et adorant, par-dessus tout, son métier. On savait, dans le public composé de militants syndicalistes et révolutionnaires, quel propagandiste agissant et dévoué il était. Mais sa réputation ne dépassait pas ces étroites limites.

Aujourd'hui, sa notoriété est mieux établie. Le grand public s'est familiarisé avec son nom. La curiosité est éveillée. On veut savoir qui est, d'où vient, ce que vaut ce lieutenant d'Hervé, dont les quotidiens s'occupent abondamment et dont on reproduit les traits un peu partout. C'est cette curiosité que nous allons justement essayer de satisfaire.

* *

Dans un recueil d'impressions sur mon séjour à la Santé, dont je n'ai pu publier que quelques pages, j'écrivais à propos d'Almereyda, mon compagnon de geôle, les lignes qui suivent :

« Ah ! celui-là, je le connais mieux. Je l'ai rencontré il y a bientôt dix ans. C'était un soir, au siège d'un groupe du quartier Latin, que je venais de fonder, un groupe des plus curieux de l'époque. Il y venait des rapins chevelus, des ouvriers, des étudiants, une citoyenne Réville qui a fini dans la peau d'une royaliste après avoir féminisé à outrance toute son existence. Cela s'appelait la *Jeunesse Libertaire du VI^e*. Nous étions, certains soirs, jusqu'à soixante dans une salle, au premier étage d'un caboulot, tout près de la Monnaie. Ce que nous y avons débité de bêtises ! On y discutait sur l'individualisme, l'égotisme, le communisme et autres ismes. On y construisait en une demi-heure la société future, qu'on démolissait ensuite au profit d'une autre société non moins future. Certains poètes du quartier, aujourd'hui de parfaits bourgeois, y discutaient âprement. Quelquefois, nous partions à cinq ou six avec des pinceaux, des pots de colle et des affiches du *Père Peinard* que nous allions placarder sur les murs du quartier. Naturellement les flics nous suivaient et nous cueillaient. C'était le bon temps.

« Un soir que je présidais et pérorais, je vis entrer Fernand Després suivi d'un jeune homme, très triste et très maigre et très jaune, à la mine complètement ahurie, aux yeux vagues.

— Je te présente, me dit Després, mon ami Vigo. Il sort aujourd'hui même de la Petite Roquette.

« Je regarde le libéré et prononce quelques paroles de circonstance en lui tendant la main. Lui répond à peine. Il ne savait plus parler. Il cherchait ses mots sans les trouver. Jeté pendant une année, en pleine jeunesse (il n'avait pas vingt ans), dans cet enfer qu'est la Petite Roquette, il avait désappris la parole. Ebloui, déconcerté, affolé par la liberté, il vivait comme dans un songe, ne sachant plus, ne comprenant plus...

« Nous passâmes la soirée ensemble. Sa conversation n'était pas précisément séduisante. Franchement, je ne fus pas loin de le considérer comme un pauvre abruti. Plus tard, j'ai entendu Almereyda à la tribune s'exprimer avec une clarté, une netteté et une pureté de forme que lui envieraient beaucoup d'orateurs; j'ai eu de la peine à retrouver dans cet abondant et éloquent improvisateur le jeune homme timide et muet d'autrefois.

« Depuis je l'ai rarement perdu de vue. Je l'ai retrouvé au *Libertaire*, où il était mon collaborateur. Je l'ai retrouvé dans toutes les réunions publiques et dans toutes les manifestations de la rue. J'ai pu, en maintes occasions, éprouver son courage, le courage physique d'un nerveux et d'un extra-sensible, qui se jette au plus fort de la mêlée sans voir les coups. Avec ça, il a vivement rattrapé le temps perdu à la Petite Roquette. C'est aujourd'hui un esprit très fin, avisé et délicat. Ce que j'admire en lui c'est, avec un certain sens politique, une franchise absolue qui ne connaît pas d'obstacles. Il vous dira, d'une voix très douce, sans avoir l'air d'y toucher, des choses terribles, ne reculera devant aucune critique, aucun aveu. De plus, je le crois implacable. En période révolutionnaire, aucun moyen ne le trouverait désemparé. Nous l'avions, d'ailleurs, surnommé le Saint-Just de la Révolution sociale. Avec ses longs

cheveux bruns tombant de chaque côté des oreilles, ses yeux d'un bleu sombre, tantôt ardent comme du métal, tantôt d'une limpidité de source et où semblait se noyer une immense candeur, il nous faisait songer au probe et inflexible éphèbe de 93, jeune comme lui, passionné comme lui et jouant sa vie et sa liberté pour des idées. »

Après plusieurs mois, en relisant ces lignes, je m'aperçois que le portrait n'est pas complet. Il y a des retouches à faire. Je n'avais pas vu, en effet, dans Miguel Almercyda, le stratège, le tacticien, le jeune chef dont les « Jeunes Gardes », ardents et batailleurs, constituent la petite armée.

* * *

Procédons par ordre.

Miguel Almercyda est né à Béziers, en janvier, l'année 1883. Son vrai nom est Eugène Vigo. Il est espagnol par son père, catalan par sa mère et a été élevé à Perpignan. Voilà pour les origines. Détail à noter : toute la famille de Vigo était composée de bourgeois, avocats, magistrats, voire même commissaires de police. Son grand-père, du côté paternel, était *viguier* (gouverneur) dans la République d'Andorre, petit val sis dans les Pyrénées et soumis au protectorat français.

Privé de bonne heure de son père, qui mourut alors qu'il avait quatre ans seulement, Eugène Vigo demeura avec sa mère qui ne tarda pas à se remarier. De ce jour, Miguel n'eut plus de relations avec sa véritable famille. Il a conservé, d'ailleurs, une reconnaissance émue au second époux de sa mère qui fut pour lui un véritable père, plus qu'un père, un ami.

Passons sur les jeunes années. Après de rapides études, Miguel partit sur le trimard. Il voyagea longtemps, exerçant divers métiers manuels, s'arrêtant de-ci de-là, familiarisé déjà avec les idées libertaires. A quatorze ans il débarqua à Paris.

A Paris commence son existence de militant anarchiste. Il fréquente les groupes, entre en relation avec des propagandistes. Si bien que vers la dix-septième année il se laisse tomber dans un traquenard policier avec le malheureux Decouée — qui vient, récemment, de se suicider après avoir descendu un flic. En perquisitionnant chez lui, la police découvrit un pétard composé de 23 grammes d'une poudre quelconque. Almercyda fut arrêté par les soins du sieur Fouquet. Ici se place un incident qui dépeint bien le caractère d'Almercyda. Comme le policier, peu certain de la culpabilité de l'accusé, lui présentait divers pétards tout aussi inoffensifs les uns que les autres, lui demandant s'il les reconnaissait, Miguel n'avait qu'à nier. *Il ne crut pas devoir le faire.* Quand son « pétard » passa devant ses yeux, il reconnut l'avoir fabriqué. Cet excès de sincérité lui valut une année de prison qu'il fit à la Petite Roquette, année de tortures morales et physiques qui le laissèrent déprimé, abattu, quand il en sortit, à dix-sept ans.

* * *

Cette condamnation, pour détention d'explosifs, d'un gosse de seize ans, c'est déjà assez joli. Pourtant il y a mieux. Lorsque Almercyda passa aux assises, en 1908, l'avocat général Frémont cru devoir lui rappeler une condamnation pour recel. Mais laissons la parole à l'accusé :

« Voici les faits : j'avais 17 ans. Un enfant, oui, un enfant, je ne cache rien, ne voulant pas paraître me faire meilleur que je ne suis, un enfant déroba à sa famille une pièce de 20 francs et me confia cet or. J'eus tort, sans doute, j'eus tort, non au point de vue de la morale bourgeoise, mais suivant ma propre morale à moi. Dans le moment de l'affolement, les parents, lorsqu'ils apprirent que j'avais reçu cette somme, portèrent plainte. C'est alors qu'il y eut une explication. Et lorsque les victimes du larcin virent la

puérilité du fait, ils s'empressèrent de retirer leur plainte...

Malgré cela, Almercyda fut condamné à deux mois de prison, sans sursis.

« Cinq minutes suffirent à mon aréopage pour m'octroyer deux mois de prison sans sursis. Sans sursis ! La faveur qu'on accorde à l'apache, on me la refusait. Pourquoi ? parce que les rapports de police, lus par le tribunal, disaient de moi : *anarchiste dangereux, habitué de réunions publiques.* »

On conçoit sans peine que de tels procédés n'étaient pas faits pour réconcilier le révolté avec la société. Bientôt Almercyda qui, tout en s'efforçant péniblement d'assurer son existence, complétait son éducation philosophique et politique, donnait ses premiers articles au *Libertaire*.

* * *

Au *Libertaire*, en contact avec d'autres militants, Almercyda modifia peu à peu ses vues. Le défaut d'organisation qui caractérise les milieux anarchistes lui apparut très clairement. La prise au tas, les groupements par affinité et autres puérilités ne lui semblèrent pas des formules satisfaisantes. Bientôt il rêva d'une action révolutionnaire plus pratique et plus active, conçue et menée avec méthode.

C'était, en germe, l'Association Internationale Antimilitariste, la *Guerre Sociale* et les « Jeunes Gardes ».

Rappelons succinctement et simplement les faits. Avec Miguel, nous fûmes des premiers à nous occuper du fameux congrès antimilitariste d'Amsterdam, ce congrès pour lequel Clemenceau, « tapé », donna généreusement un louis, et d'où sortit l'A. I. A. (Association Internationale Antimilitariste). C'est à ce moment que nous rencontrâmes Hervé. Miguel revenait alors d'Amsterdam avec le titre de secrétaire de l'A. I. A. pour la France. De cette rencontre devait naître tout le formidable mouvement antimilitariste qui aboutit à la *Guerre Sociale*.

Ce que fut l'A. I. A., la place nous manque pour l'indiquer en détail. Disons seulement qu'on comptait dans son comité des hommes comme Laurent Tailhade, Urbain Gohier, Han Ryner; des syndicalistes comme Yvetot, Bousquet, etc... Après quelques mois d'existence plutôt pénible, l'A. I. A. porta un grand coup avec l'affiche rouge, qui valut des condamnations variées à vingt-six de ses signataires, dont Eugène Merle et Louis Perceau. Almercyda récolta trois ans et fila sur Clairvaux.

* * *

Amnistiés, Hervé, Almercyda, Merle, reviennent à Paris. Et c'est la *Guerre Sociale* qui fait son apparition. Encore une fois, la place nous manque pour narrer par le menu les péripéties du journal. Almercyda a, d'ailleurs, raconté ces choses de façon fort amusante dans l'Almanach de la *Guerre Sociale* pour 1911.

Avec la *Guerre*, ce furent naturellement les poursuites et les condamnations. Notons : outre les trois ans de prison récoltés avec l'affiche rouge, Almercyda a encore recueilli 8 jours pour avoir manifesté contre le roi d'Espagne; six semaines pour avoir manifesté à la revue du 14 juillet 1907; 3 ans pour des articles sur le Maroc et les massacres du Midi; six mois, tout dernièrement, au moment de la grève des cheminots. Et ce n'est pas fini. Avec les « Jeunes Gardes », il est probable qu'Almercyda aura, de nouveau, l'occasion de revoir sa cellule de la Santé ou de Clairvaux.

Tel est le militant. On sait le reste. On sait quels furent les débuts de ces « Jeunes Gardes », organisés pour reprendre la rue contre les braillards nationalistes, aussi bien que pour la disputer aux cosaques de Lépine. On ne sait pas encore avec quelle méthode et quel souci les « Jeunes Gardes » sont dirigés, conduits au combat. Il ne nous appartient pas de divulguer ici ces méthodes. Mais on



« mangé de l'unioniste », hurla, bien entendu, qu'il était victime d'une explosion de dynamite commise par ces brigands d'unionistes. Les « piliers de la société » et leurs organisations se montrèrent disposés à voter des crédits illimités pour la capture des coupables. A Los Angeles, une somme supérieure à cent mille dollars fut offerte aux détectives qui réussiraient à les appréhender. Par magie, la forte somme fait surgir tout un essaim de « mouches ». Le ridicule policier William J. Burns, qui fut jadis l'adversaire d'Otis dans l'affaire des concussions de San Francisco, se met en campagne. Les hommes de Burns arrêtent John Mac Namara, secrétaire-trésorier de l'Association internationale des Charpentiers en fer, en son domicile, à Indianapolis. Conduit en automobile à un poste de police, il y est jugé sommairement, sans le secours d'un avocat. Puis, on le fait remonter dans l'auto, qui l'emporte à toute vitesse. Lorsque les limites de l'Etat d'Indiana ont été franchies, on le fait monter, enchaîné et menottes aux mains, dans un train rapide à destination de Los Angeles, où il arrive le 26 avril. On l'enferme dans la prison de comté. Puis une partie des hommes de Burns retournent au local des charpentiers en fer. On viole la caisse de l'Association et l'on en remet le contenu entre les mains de Walter Drew, avocat de l'Association patronale des « erectors ». Deux autres unionistes, James W. Mac Namara, frère de John, et Ortie Mac Manigal, sont arrêtés à Détroit et conduits secrètement à Chicago. Les charges contre les accusés se réduisent aux seuls témoignages des détectives de Burns, qui se vantent d'avoir découvert de la dynamite et des machines infernales en une foule d'endroits divers. Avec un flair merveilleux, les détectives trouvent des dépôts de dynamite les yeux fermés. Chaque fois, ils vont droit au but, et leur art semble du ressort de la télépathie. Une preuve accablante entre toutes : ils trouvent une grosse réserve de nitroglycérine dans les fondations du local des charpentiers en fer. Ainsi, Mac Namara dormait sur un arsenal d'explosifs !!!

* *

Nous espérons donner bientôt de nouveaux détails sur cette affaire d'une importance énorme pour l'avenir du mouvement ouvrier aux Etats-Unis. Ajoutons seulement que, comme dans l'affaire Haywood, la vérité s'est mise en marche, et que, malgré tous les mensonges de la presse infâme, elle est déjà suivie par une grande partie de l'opinion publique américaine. Un heureux signe des temps, c'est la promptitude avec laquelle les travailleurs organisés de l'Est comme de l'Ouest, ont répondu au défi sanglant que leur ont jeté les hommes du camp ennemi. C'est d'abord la Fédération des Mineurs de l'Ouest qui, fidèle à ses intérêts de classe, décide que, pour la défense des prisonniers, chacun de ses membres devra verser une contribution de cinq dollars. Puis, c'est le manifeste énergique des Travailleurs industriels du Monde. Puis, la tournée monstre William Haywood. Enfin, on annonce une grève générale de 24 heures pour le jour de l'ouverture du procès. Dès aujourd'hui, l'élan est donné. Il est à croire que nos camarades d'Amérique vont infliger une rude leçon aux Otis, aux Burns, aux Hearst, aux Roosevelt et à leurs compères. Comme l'a écrit spirituellement un militant unioniste : le capitalisme est en train de préparer la corde qui servira à le pendre !

Aristide PRATELLE

~~~~~

La meilleure façon de soutenir LES HOMMES DU JOUR est de s'y abonner. Les abonnés reçoivent gratuitement nos six numéros hors série en couleurs, au fur et à mesure de leur publication. PRIX, pour un an, 6 fr. 25 (Etranger, 8 fr. 50) port des primes compris.

## Comment on devient Pamphlétaire

\* \* \*

*Ne vous arrive-t-il jamais de cueillir, aux mains d'un camelot, pour la modeste somme de cinq centimes, une feuille qui se crie, de loin en loin, sur le boulevard et qui a pour titre : Je Dis Tout ?*

*Si non, je vous invite à ne pas rater la prochaine occasion. Vous ne trouverez peut-être pas, dans la feuille précitée, de terribles et mystérieux secrets politiques, de sensationnelles révélations, de mirifiques aperçus. Vous y apprendrez, en revanche, la meilleure et la plus sûre méthode pour devenir pamphlétaire.*

*Pamphlétaire ! Qui donc n'a pas rêvé de le devenir, vers la vingtième année ? Tenir une plume, solidement, entre ses doigts et s'en servir, comme d'un sabre, pour combattre les hommes et les institutions, au besoin pour les défendre. Avoir du tempérament, de la dent, de la sincérité, de la témérité, se tromper quelques fois et le reconnaître en toute franchise ; risquer des coups, en fournir ; cogner de droite, de gauche ; foncer sur l'adversaire ; être virulent, emporté, paradoxal, désabusé, fou ; donner au public avide tout ce qu'on a dans le cœur ; écrire avec ses nerfs, d'une plume trempée dans les plus corrosifs acides ; savoir qu'on va se créer des ennemis implacables ; se fermer à jamais les avenues du succès ; se barrer les voies de la fortune ; et, le sachant, s'en amuser, puiser ses joies les plus reconfortantes à ce métier qui tient de la poire-apôtre et du corsaire ; à l'occasion se foutre du public qui comprend ou ne comprend pas ; tenir tête au lecteur récalcitrant ; mais surtout, ah ! surtout ! demeurer soi, ne devoir qu'à soi-même ; ne « taper » personne, ni d'un mot, ni d'une idée, ni d'une image ; n'emprunter la garde-robe littéraire de nul, fût-ce le plus riche en habits ; hein ! c'est bien ainsi, n'est-ce pas ? que vous comprenez la si noble et si puérile profession de pamphlétaire, au vingtième siècle ?*

*Eh bien, vous vous trompez, citoyen. Achetez le Je Dis Tout et vous verrez comment, par des procédés plus sûrs et plus rapides, on fait figure de polémiste vigoureux, et ardent, et talentueux.*

\* \*

*Déjà, il y a peu, en lisant ce Je Dis Tout, où opère le républicain Jacques Landau, qui attaque le Journal, après l'avoir défendu contre le Matin, il m'avait semblé reconnaître la manière (oh ! lointaine !) de Laurent Tailhade qui, lui-même, parfois, ressemble à Léon Bloy. Sans doute était-ce une erreur ? Mais la semaine dernière, sans erreur possible, cette fois, j'ai reconnu dans les articles du même Jacques Landau, la manière (et de très près) de... devinez... de Camille Desmoulins.*

*Rappelez-vous la fameuse apostrophe à Hébert, qui se trouve dans le 7<sup>e</sup> numéro du Vieux Cordelier : « Quand les despotes de l'Europe veulent persuader à leurs esclaves... » etc. Ouvrez le Je Dis Tout, vous la retrouverez avec cette variante : « Quand les cléricaux de l'Europe », etc... Jusqu'à la phrase célèbre du même Desmoulins que le même Landau a cru devoir véhiculer : « Un égout de Paris n'est pas la Seine. »*

*Tout cela n'est pas bien grave, direz-vous. Attendez. Voici que, la semaine dernière, en feuilletant mon Je Dis Tout, j'ai ressenti un choc au cœur, quelque chose comme le coup de foudre. Telle période enflammée, telle expression fulgurante m'ont ankylosé net. Où diable avais-je lu cela ? J'ai cherché, citoyens, et j'ai trouvé. Et voici : (tenez-vous bien)*

## Le Grand Ministère



Le Directeur du *Journal*, M. Henri Letellier est méconnu comme homme de lettres: on oublie la correspondance qu'il édite bi-hebdomadairement. C'est peut-être pour cela qu'il dit que sa maison est une maison littéraire. Deux fois par semaine, il publie ses œuvres. Ce n'est pas une page d'amour; mais bien trois pages de folles annonces où l'oncle réclame la tante, où des petites femmes très bien disent ce qu'elles valent à de vieux messieurs, où de jeunes marcheurs s'entraînent pour s'offrir à dames aisées, où tous les chantages se préparent et où se trament, éventuellement, de forts galants assassinats.

(*Je Dis Tout*, n° spécial.)  
(Juin 1911)

C'est vers ce but que tend le *Journal*. Lisez les titres et les sous-titres en lettres grasses. Goûtez à l'immonde cuisine... Chaque jour porte son plat, donne sa note. Do, mi, sol, do, l'accord parfait — l'accord des dos, des maîtres-chanteurs et maîtres trafiquants en nouvelles fausses et dénaturées.

Les plumitifs secouent la torpeur de leur anémie cérébrale. Ils ont de l'imagination. Chaque jour, ils ajoutent un chapitre, un nouvel épisode au drame humain, un os de plus au chapelet.

Ces lascars qui croient écrire parce qu'ils tartinent du raisiné se lèchent les moustaches de contentement...

(*Je Dis-Tout*, n° spécial.)  
(juin 1911.)

*Inutile, n'est-ce pas ? d'accumuler les citations. Par ce qui précède, il est établi suffisamment que notre aimable confrère Jacques Landau prend son bien où il le trouve. La moitié, pour ne pas dire les trois quarts de son journal, est ainsi composée à coups de ciseaux donnés à tort et à travers, dans les écrits de nos meilleurs polémistes, depuis Desmoulins jusqu'au vibrant Zo d'Axa.*

Le procédé suffit à juger l'auteur de *Je Dis Tout*. Quand on étale une semblable improbité littéraire, on est mal venu de juger l'œuvre des autres et de guerroyer au nom de la *Morale* contre la *Pornographie* — fût-ce celle de la *Maison Letellier*.

Cela, d'ailleurs, n'a pas une importance capitale, attendu que nul ne prend garde aux accès de vertu de M. Jacques Landau, qui est aussi coupé, si nous en croyons la rumeur publique. Mais, pour l'édification des lecteurs, n'était-il pas utile de divulguer ici la méthode inattendue et tout à fait « dernier bateau » par laquelle on devient aisément un grand pamphlétaire ?

Le Directeur du *Journal* est méconnu comme homme de lettres; on oublie la correspondance qu'il édite bi-hebdomadairement. Ce n'est pas une page d'amour; mais bien trois pages de folles annonces où l'oncle réclame la tante, où les petites femmes très bien disent ce qu'elles valent à de vieux messieurs, où de jeunes marcheurs s'entraînent pour s'offrir à dames aisées, où tous chantages se préparent et où se trament, éventuellement, de forts galants assassinats.

(Zo d'AXA, *La Feuille*.)  
(24 mars 1898)

Chaque journal porte son plat, donne sa note. Do, mi, sol, do, l'accord parfait — l'accord des dos, des maîtres-chanteurs et maîtres escrocs en fausses nouvelles.

Les plumitifs secouent la torpeur de leur anémie cérébrale. Ils ont de l'imagination. Chaque jour, ils ajoutent un chapitre, un nouvel épisode au drame humain, un os de plus au chapelet.

Ces lascars qui croient écrire parce qu'ils tartinent du raisiné se lèchent les moustaches en parlant...

(Zo d'AXA : *La Feuille*,  
7 novembre 1897.)

*Le grand ministère n'est plus ! Le grand ministère est mort ! Tout a craqué au moment précis où on s'y attendait le moins, où l'effondrement paraissait conjuré, l'échéance ajournée, remise à une autre date ! Et les ministres sont mis dans la pénible obligation d'abandonner leurs ministères; d'évacuer leurs palais républicains, avant même qu'ils en aient terminé l'installation; de partir alors qu'ils croyaient rester ! Il y a du moins une consolation qu'ils pourront s'offrir. C'est de prendre la poudre d'escampette à vide, comme ils étaient venus; de ne pas être gênés dans leur course, par l'établissement de leur bilan; de ne pas être hantés plus tard par l'énormité et les responsabilités de leur œuvre. Car ils n'ont rien essayé, rien fait, rien réalisé. Rien que le vide, la nuit, le néant.*

*Et pourtant... et pourtant... Vous rappelez-vous cette date sacrée du 3 mars ? La réclame battait son plein. Le grand ministère était constitué. Il allait travailler, faire quelque chose. Nous allions le voir, l'apprécier à l'œuvre. Et à ceux qui prétendaient que nous avions déjà vu des radicaux à la tête du gouvernement, on répondait que ceux-là pouvaient se réclamer du parti radical, mais qu'ils n'en étaient pas; qu'ils n'avaient jamais appartenu à ses comités; qu'ils n'étaient pas des radicaux authentiques, mais des radicaux de pacotille et de contrebande. Tandis que ceux-ci, les autres, les radicaux du ministère Monis, ils étaient des vrais, des purs, des premières zones, des théoriciens du parti radical. Que dis-je, des théoriciens du parti radical ! mais ils étaient le parti radical lui-même, le radicalisme tout entier. Il n'y en avait plus comme eux ! Il n'y en avait plus ! Et leur présence au gouvernement ne témoignait pas seulement que Pierre, Jacques ou Paul en faisaient partie, mais que c'était bien le parti radical, le radicalisme à l'œuvre ! Et quelques-uns mordirent dans le panneau. Et le ministère fut constitué. Et l'enthousiasme était général. Et tous espéraient. Et tous attendaient... Et tous attendent...*

*L'expérience sera-t-elle suffisante ? L'essai sera-t-il concluant ? Ah pardon ! Distinguo ! Ce ministère était bien radical. Il n'a rien fait. Il n'a rien essayé, rien tenté. Mais il faut attendre le suivant, espérer encore. Car celui-là n'a pas assez duré. Et puis un douloureux accident est venu tout déranger, comme si la disparition d'un homme ou de plusieurs hommes pouvait amener une perturbation quelconque, changer une ligne de conduite, anéantir un programme, détruire un parti !*

*La vérité est qu'on ne pouvait rien faire. Un ministère radical ne pourrait tenter quelque chose, faire un essai de prétendues réformes, qu'en s'appuyant résolument sur la classe ouvrière. Et en ce faisant il se mettrait à dos toutes les forces conservatrices de ce pays; il grouperait contre lui l'immense majorité des membres influents ou non de son propre parti; il serait dans l'obligation de se soumettre ou de se démettre. Pas de milieu en effet. Ou avec la classe ouvrière contre les puissances conservatrices, ou avec les puissances conservatrices contre la classe ouvrière. Les intérêts de l'une et des autres sont nécessairement et violemment opposés. Et ils n'ont et ne pourront jamais rien avoir de commun. Or, qu'a fait le ministère Monis ? Il a voulu ménager la chèvre et le chou, concilier les contraires. Et il a piteusement échoué. Il a même fait quelques gaffes qu'il aurait pu éviter. Il n'a pas su le faire ou il n'a pas voulu. Sans doute, il y avait dans son sein quelques membres qui, pour être des radicaux authentiques, ne passaient pas précisément pour avoir inventé la poudre, le fil à couper le beurre ou l'eau sucrée. Mais cela ne suffit pas à tout excuser. Car ce serait alors par trop facile ! Le père Monis était un merveilleux fabricant d'eau-de-vie et un excellent homme. Mais il y en a tant ! Le vieux et solennel Perrier était un garde des sceaux modèle. Mais*

il était si bête ! Le général Goiran avait des moustaches conquérantes. Mais il était si peu parlementaire et si tellement peu diplomate ! La plupart des autres membres du cabinet paraissaient animés d'excellentes intentions. Mais c'est une qualité si unanimement commune !

Et il fallait voir le nez de ces messieurs s'allonger à la séance historique de vendredi. Il fallait voir leur visage blanchir à la proclamation du scrutin. Perrier était atterré. Il ne pouvait croire qu'on ait pu le renverser. Et il était dans un état d'inconscience telle qu'il ne pouvait pas s'imaginer que son incurable bêtise fut une des seules causes de l'accident. Le général Goiran caressait mélancoliquement ses longues moustaches, avec l'air d'un homme qui voit s'écrouler tout son rêve, mais qui est tout de même content de lui et ne se plaint pas trop des vingt-huit jours accomplis à l'immeuble de la rue Saint-Dominique. Son inconscience était égale à celle de Perrier, car il ne semblait naturellement pas s'attribuer une part quelconque de responsabilité. Quoique anéanti, Cruppi était presque radieux. « Eh quoi ! avait-il l'air de dire, les centaines de gaffes que j'ai commises n'ont pas suffi à mettre le ministère par terre ! Quelle veine tout de même, quelle veine ! Et dire que c'est Perrier qui fait retomber sur lui la catastrophe. Il n'était pourtant pas plus bête que moi ! »

Maintenant, nous nous trouvons en présence d'un ministère Caillaux. C'était prévu. Il préparait les choses lentement, mais sûrement. Il avait pu vaincre les résistances des sombres caïmans du Sénat et s'assurer une bonne presse. Mais au prix de quelles concessions ? Son arrivée au pouvoir est saluée par une allégresse unanime et tous les journaux disent que voilà le Messie. C'est sans doute encore et comme d'habitude le fameux impôt sur le revenu qui est l'enjeu de l'affaire ; avec y compris l'ajournement aux calendes radicales de la réintégration des cheminots ? C'est ce que nous saurons. Tenez, vous voulez que nous jugions encore le radicalisme à l'œuvre ? Pour vous faire voir que nous sommes bon princes, nous y consentons une fois de plus. Mais malheureusement, sans espoir, bien entendu. Nous y consentirons encore cinq fois, dix fois, vingt fois, cent fois, jusqu'à ce qu'enfin vous conveniez vous-mêmes que c'est assez, que c'est trop. Mais méfiez-vous ! Tout a une fin. Des colères grondent. Des menaces se profèrent. On s'éduque, on se groupe, on s'organise pour la lutte. Prenez garde de ne pas la déchaîner trop tôt !

Marius VIPLE

## De Tout un Peu

### Au bloc !

Nous n'avons point ici l'habitude de dire des choses sucrées à ces messieurs les juges. C'est plutôt le contraire.

Mais une fois n'est pas coutume. Tirons donc la révérence à M. Flory, président de la huitième chambre correctionnelle, qui vient d'infliger respectivement quatre et trois mois de prison à deux enfants chéris de l'Administrateur de la Compagnie de Suez, pour s'être livrés à un copieux passage à tabac sur deux malheureux citoyens.

Il faut ajouter, pourtant, que — chose miraculeuse — le chef de poste lui-même avait chargé ces adorables passeurs à tabac.

Livrons à la publicité le nom de ce policier extraordinaire. Il s'appelle Jottis.

Parions que M. Lépine ne lui enverra pas de félicitations et que les nôtres ne lui paraîtraient pas une compensation suffisante si son grand chef lui cherchait noise.

N'importe ! Cela fait plaisir tout de même de voir fourrer au bloc deux individus qui ont pour fonction d'y fourrer les autres.

\*\*\*

### Le baiser

LE baiser ! Oh ! n'allez pas croire que nous allons faire un joli récit d'amour, où le baiser chante son éternelle et douce chanson.

N'allez pas non plus vous imaginer que les lignes qui vont suivre contiendront une terrible histoire de passion et de mort où le baiser n'est plus un murmure mais une tempête qui brûle et qui tue. Non, ce n'est pas de ces baisers-là que nous voulons vous entretenir une petite minute, mais du baiser des plus fidèles sujets.

Oui, amis lecteurs, pendant la cérémonie archaïque, magnifique, pittoresque et surtout parfaitement et complètement ridicule qui s'est déroulée ces jours derniers à Londres, pour faire connaître à l'univers une chose qu'il savait depuis longtemps, à savoir que George V est roi d'Angleterre — pendant cette cérémonie, on a pu assister au spectacle que voici : Une quarantaine de ces parasites sociaux qu'on dénomme pompeusement princes du sang ou princes de l'Eglise, ont appliqué leur lèvres froides comme celle d'un serpent (à toi, vénérable Ponson du Terrail !) sur la joue gentiment remplie du bonhomme royal.

La scène est fort connue. Vous la connaissez.

— Baiserai-je, papa ?

— Baisez, Thomas.

Seulement, ce sacré veinard de Thomas avait plus de chance : sa lèvre rouge de cerise s'appliquait au moins sur une joue jeune, fraîche et fleurie.

\*\*\*

### Histoire de vin

UN de nos honorables députés dont le nom ne retentit pas encore aux quatre coins de l'univers — mais cela viendra sans doute ! — vient d'avoir une idée de génie.

Il demande à interpeller le Grand Maître de l'Université sur les mesures que celui-ci compte prendre contre l'emploi dans les écoles de certains manuels et contre les auteurs des dits manuels.

Savez-vous l'affreux crime de ces auteurs ?

Le voici.

Ils osent dirent que le vin est une boisson dangereuse.

Scientifiquement, ils ont tort. Le vin n'est pas dangereux. Mais pratiquement, ils ont mille fois raison. Quand le prolétaire prend du vin — et il en prend toujours — il en prend trop. Il vaudrait donc mieux pour lui ne pas en prendre du tout.

Mais voilà.

M. Emmanuel Brousse, notable réactionnaire, représente des viticulteurs aussi notables et réactionnaires que lui-même.

Tout devient clair — mais moins clair peut-être que le vin vendu par les électeurs de M. Brousse.

\*\*\*

### La dernière de Forain

CE n'est pas d'hier qu'on sait que M. Forain met son beau talent au service de la réaction la plus rogue. Le passage date de l'Affaire. Et, depuis ce temps-là, l'ancien contempteur de la bougeoisie, l'ancien fouilleur, âpre et féroce, a passé, armes et bagages, de l'autre côté de la barricade.

C'est triste évidemment, surtout pour M. Forain et aussi, depuis ce beau trait, pour les admirateurs de son vigoureux

crayon, dont nous sommes. Mais, enfin, est-ce que, tout en touchant la forte somme pour chaque dessin du *Figaro*, M. Forain ne pourrait-il pas ne pas toucher à certaines choses réellement sacrées, dignes d'estime et de respect de tous les honnêtes gens, fussent-ils parmi les plus solides suppôts de la réaction sociale !

Et parmi ces choses sacrées, ne faut-il pas mettre au premier plan, au tout premier plan, les souffrances du prolétariat, son existence lamentable, son labeur insuffisamment payé, son salaire laissant toujours la porte ouverte à la faim et au froid ?

Cela semblerait tomber sous le sens.

Eh bien, non ! M. Forain n'envisage probablement pas les choses à ce point de vue qui lui paraît, sans doute, trop *humanitaire*, trop *fleur bleue*.

Car c'est lui, c'est M. Forain qui a publié l'autre jour, au *Figaro*, un dessin représentant un solide gaillard qui se tourne à demi, l'air méprisant, vers un *bourgeois*.

Et la légende dit :

« Comment voulez-vous qu'on verse quelque chose à l'Etat. Nous sommes toujours en grève. »

Cela fait plaisir sans doute à M. Calmette et à ses lecteurs. Mais qui donc nous rendra le Forain de jadis, celui du *Courrier Français* ?

\*\*\*

### Jean Moréas et le citoyen Rappoport

MORÉAS connut le citoyen Rappoport, dont l'existence fut ici-même contestée et au sujet de laquelle travaillent encore maints exégètes. Jean Moréas a immortalisé le célèbre beau mâle dans un impromptu que voici :

*Qui donc est cestuy-ci ? C'est Rappoport l'ancien,  
Béâtre d'athéiste et carpocratien.*

\*\*\*

### Une lettre de Willy

25 juin 1911.

Monsieur et cher confrère,

On me communique aujourd'hui seulement un malicieux entrefilet des *Hommes du Jour* (10 juin) qui pourrait faire supposer que j'ai « beaucoup travaillé » à la *Vagabonde*.

Or, vous vous en doutez bien, je n'ai pas écrit une seule ligne de cet ouvrage dans lequel mon ex-femme me malmène avec une telle injustice que j'ai dû répondre à ses romanesques inventions par quelques alinéas intercalés dans les *Imprudences de Peggy*, de miss Villars.

Si elle recommençait, j'aurais le regret de riposter avec plus de précision encore. Mais, ni ses attaques, ni ses répliques, ni les procès qu'elle m'intente, ni ceux qu'elle me fait intenter par un méprisable drôle, ne sauraient m'empêcher de rendre hommage au merveilleux talent de Mme Colette Willy.

Truly your's.

Henry GAUTHIER-VILLARS.  
Willy.

### Gaston COUTÉ

*Au moment où nous mettons sous presse, une nouvelle douloureuse nous parvient. Gaston Couté est mort.*

*Entré la veille à l'hôpital, frappé d'une congestion pulmonaire, notre ami a succombé en vingt-quatre heures.*

*Notre émotion est trop vive pour nous permettre de dire ce que nous pensons et quelle était notre affection pour celui qui fut l'un des derniers chansonniers de notre époque.*

*Gaston Couté après Delannoy. Deux terribles deuils en si peu de temps. La mort est impitoyable.*

## = Carnet intime =

### de S. M. MOULAY-HAFID, Sultan du Maroc

(Suite)

\* \* \*

*Au nom d'Allah très-puissant et très-miséricordieux.*

15 avril 1911. — La situation s'aggrave de plus en plus. Ils sont maintenant plus de dix mille sous les murs de ma capitale, à exiger une diminution d'impôts.

Au fond, ce qu'ils demandent est peu de chose : ils désirent simplement que je leur laisse de quoi vivre.

Comme je suis un homme pieux, sensible et bon, je me laisserais presque attendrir. Mais c'est impossible. Je dois de l'argent aux Roumis, beaucoup d'argent. Il me faut choisir entre ces deux alternatives qui s'excluent l'une l'autre : faire le bonheur des Marocains ou celui des Roumis.

J'aime bien les Marocains, qui sont de mon sang et de ma race, mais ils n'ont que de sales fusils à pierre. Je déteste les Roumis, qui sont des chiens de chrétiens, mais ils possèdent un certain « canon de 75 », comme ils disent, dont je suis bien obligé de tenir compte.

25 avril. — J'apprends que les insurgés ont proclamé sultan un de mes frères, Moulay-Zine, à Méquinez.

Cette nouvelle ne m'a pas ému, car dans quelques jours, les mehallas françaises auront fait comprendre aux Marocains qu'il est dangereux de ne pas vouloir se laisser dépouiller par leur sultan.

Ces chiens de Roumis sont cependant bien longs à venir. Nous devons ici résister à des assauts violents, et mes soldats ne consentent à marcher qu'à coups de pièces de cent sous. Il leur faut un douro à chacun après chaque combat.

J'ai demandé au consul de France :

— Combien d'argent donne-t-on aux soldats français pour venir si loin de leur pays, combattre à ton appel des gens qu'ils ne connaissent pas, et qui ne leur ont rien fait ?

A ma grande surprise, il m'a répondu qu'on ne leur donnait aucun argent et que les soldats français se battaient uniquement pour la gloire et l'honneur.

Je lui ai demandé par quoi étaient représentés matériellement cette gloire et cet honneur. Ma question a paru le surprendre et l'embarrasser. Finalement, il m'a répondu :

— De ceux qui sont tués, on dira : Ils sont morts au champ d'honneur ! Et ce sera leur plus belle récompense. Quant aux autres, on leur donnera le droit de porter une médaille ou un petit bout de ruban.

— Il doit valoir bien cher, alors, ce bout de ruban. Combien coûte-t-il ?

— Cinq sous.

Je suis resté confondu. Non, jamais je ne comprendrai la mentalité de ce peuple.

30 avril. — Les Beni M'tir continuent leurs attaques furieuses contre les murs de la ville, et c'est chaque fois une pluie de douros qui doit tomber de mes caisses.

Mais les Beni-M'tir et les Gherardas ne perdent rien pour attendre. Je saurai bien leur faire dégorger plus tard tous les douros qu'ils m'auront coûté.

Ces chiens de Roumis n'arrivent toujours pas. Je commence à être inquiet et Glaoui a une figure sinistre. J'en veux à ce Glaoui pour son histoire du sultan de France Louis XVI qui a eu la tête coupée.

Cependant, le consul de France paraît très tranquille et cela me rassure.

Je l'ai encore fait venir auprès de moi pour lui exposer mes craintes. Des soldats qui viennent se battre à cinq cents

## LES HOMMES DU JOUR

lieues de leur pays, ni pour leur religion, ni pour de l'argent, ni pour leurs amis, ni pour leurs parents, ni pour Allah ni pour le diable, et seulement dans l'espoir d'obtenir une médaille ou un bout de ruban, cela me paraît fantastique et incroyable.

Je soupçonne fort ce maudit consul de s'être moqué de moi.

Il m'a dit :

— Ne t'étonne point de ce que je t'ai raconté sur les soldats français. Ils sont très patriotes, et cela suffit. C'est par patriotisme qu'ils viennent ici combattre tes sujets révoltés.

Je lui ai répondu :

— Par Allah ! Ma tête se perd. Si les Français se révoltaient contre leur sultan, et que je donne l'ordre à mes Marocains les plus patriotes d'aller rétablir l'ordre dans ton pays, jamais ils ne voudraient. Même pour beaucoup d'argent, ils ne se décideraient pas.

Il m'a répliqué :

— Justement. C'est ce qui fait la supériorité des Français. Leur patriotisme dépasse les frontières de leur pays. Il suffit de leur parler de la mission civilisatrice de la France, pour les mener à la conquête du monde.

Cette fois je crois avoir compris : le patriotisme comme l'entendent les Roumis, c'est s'emparer de la patrie des autres.

5 mai. — Les mehallas françaises ne sont encore pas signalées. Malgré l'assurance du consul, je suis de plus en plus inquiet, d'autant que ces maudits Beni M'tir deviennent plus arrogants que jamais.

Je suis maintenant persuadé que ce consul de France s'est largement payé ma tête avec ses histoires de gloire, d'honneur et de rubans. Il est clair que si les soldats français ont un grain de bon sens, il n'accepteront jamais de venir raffermir mon trône et risquer leur vie sans en tirer profit.

S'il en est ainsi, tout sera foutu avant peu, même l'honneur.

8 mai. — Même situation. Aujourd'hui, j'ai eu encore une nouvelle explication avec ce maudit consul.

Il m'a dit :

— Ne t'inquiète pas ; la colonne française est en route.

Je lui ai répondu avec fureur :

— Ce n'est pas vrai. Tu mens. Les hommes se battent comme les Beni M'tir pour défendre leurs femmes, leurs enfants et leurs dours. Ou alors il se battent comme mes soldats pour gagner beaucoup de pièces de cent sous. Mais on n'a jamais vu des hommes s'élanter au combat... pour la peau !

Le consul a eu ce fin sourire qui m'agace tant, et a répliqué :

— Il en est cependant ainsi.

— Alors, vous avez sans doute l'intention, quand l'ordre sera rétabli, de donner à ces soldats qui se seront battu, les mines, les voies ferrées, et toutes les industries que vous voulez établir au Maroc ?

Il a eu l'audace de me répondre :

— Mais pas du tout. Toutes ces entreprises se sont confiées à des sociétés, à des compagnies qui se chargeront de les exploiter et d'en retirer les bénéfices.

— Alors, les personnes qui composeront ces sociétés et ces compagnies d'exploitation combattent avec vos troupes ?

— Non.

— Et où sont-elles ?

— En France, dans leur pays.

— C'est donc pour elles que vous venez rétablir l'ordre et raffermir mon trône ?

— Oui.

— Et les soldats qui auront fait tout l'ouvrage, quelle part auront-ils dans les entreprises ?

— Aucune.

Je me suis dressé d'un air si terrible qu'il a eu peur et s'est enfui. Il a bien fait. Je l'aurais jeté à la porte. Il a

pourtant l'air sûr de lui dans ce qu'il raconte. C'est fantastique. Bien mieux ! Si cela est vrai, c'est merveilleux, et le soldat français est certainement le phénomène le plus étonnant qu'Allah ait jamais produit.

Quel dommage que mes Marocains soient si intelligents, et que du haut de leur supériorité, ils ne consentent pas à se baisser au niveau de désintéressement sublime et de bravoure gratuite.

MOULAY-HAFID,  
Sultan.

POUR COPIE CONFORME :  
Jean STEENE

\*\*\*\*\*

Lisez, faites lire et répandez :

## = Le Nu =

Livrez le bon combat à l'hypocrisie morale et sociale de ces tristes années, à toute cette littérature de sacristie dont on nous inonde, à tout cet art émasculé, sans force ni chaleur, et dont M. Prud'homme se gargarise !

Il ne faut pas que la police secrète du sécateur Dérangé, comme nous l'appellerons, ait raison de notre œuvre de liberté artistique.

En dépit de ses menées sourdes et de ses louches manigances, un art sensuel et vivant continuera de triompher, au pays de Rabelais, de Diderot et d'Emile Zola.

Admirez et faites admirer les œuvres des maîtres :

Fragonard, Manet, Toulouse-Lautrec,

Auguste Rodin, Renoir, Degas

Faites aimer l'art sain, vigoureux et hardi des

Steinlen, Willette, Poulbot, M. Robin,

Hémard, Dépaquit, Lucien Laforge

Lisez et faites lire la courageuse et virulente *Défense de l'Art, du Nu et de l'Amour* de

Louis Nazzi

Nous engageons nos lecteurs à réclamer ce numéro, partout, et avec insistance : il est traqué!!!

Le numéro : 50 centimes. — Envoi franco contre 60 centimes

Nos trois numéros hors série, en couleurs :

NOEL !

LA GUERRE !

LE NU !

Les trois :

1 fr. 50 franco

Adresser les demandes à l'Administrateur des Hommes du Jour, 20, rue du Louvre, Paris.

**Avec ce Numéro**

chez votre vendeur habituel, réclamez :

N° 51

## PORTTRAITS D'HIER

*Études sur la Vie, l'Œuvre, l'Influence des Grands Morts de notre temps.*

## Ernest RENAN

Par Jean STEENE

Une superbe plaquette (32 pages) : 0 fr. 30

Tous nos lecteurs voudront lire, dans la parfaite étude de notre collaborateur JEAN STEENE, romancier vigoureux et polémiste de race, la vie et l'œuvre du grand Ernest Renan, du maître souriant de pensée libre et de sagesse, du prophète de la claire raison, l'histoire, enfin, d'un des plus vastes cerveaux du siècle et du cœur le plus aimant, peut-être, et, à coup sûr, le plus indulgent.

Ernest Renan demeure, en dépit de toutes les attaques de la réaction, le maître bienfaisant et incontesté de la sensibilité et de l'intelligence contemporaine.

ROCAMBOLE

Merveilleuses et dernières Aventures

Bunau = Fripouille



On n'a certainement pas oublié les romans-feuilletons du vicomte Tonson de la Ferraille, au premier rang desquels la fameuse série des « Rocambole », qui fit la joie des générations précédentes. Au moment où les grands journaux s'avisent ingénieusement de ressusciter une fois de plus l'inoubliable héros, nous avons cru bon de donner à nos lecteurs quelques extraits du prochain roman inédit de Tonson de la Ferraille, qu'une feuille du boulevard fait actuellement confectionner dans ses bureaux. La place nous manque pour donner le roman en entier, mais par les savoureux extraits qui suivent, le lecteur pourra juger du succès formidable auquel le nouveau roman est appelé.

PREMIÈRE PARTIE

Le Maître se leva et déclara :

— Vous savez maintenant quelles campagnes audacieuses et heureuses nous avons entreprises. Vos aînés étaient des gas solides, prudents et courageux. Faut-il citer ? La Marche de l'Armée, Thérèse Humbert, le marquis de Casa-Riera, puis l'abbé Delarue, compliqué de fakirs authentiques et de hyènes...

Ici, l'un des affiliés, celui qui portait sur son loup triangulaire, la lettre q brodée en rouge, interrompit :

— Ousqu'y a de l'hyène, y a pas de plaisir.

— Bien, très bien, noble Parisien de Bruxelles, fit le Maître. Tu es toujours le digne successeur de ce pauvre Harduin. Mais poursuivons. Nous avons donc fait marcher tout à tour l'Armée, la Marine, le Gouvernement, la Chambre, le Sénat, Philippe VIII, les Administrations, les grandes Compagnies et les simples particuliers. Seuls, les bistros, cette force moderne, nous ont résisté victorieusement. Nous avons dû céder.

A ce moment, une sorte de braiement se fit entendre dans le fond de la salle.

— Bon, dit le masque q. Voilà Stéphane qui fait Lauzanne pour avoir son article de fond.

— Silence ! commanda le Maître. Et son regard impérieux figea les sourires à peine éclos sur les lèvres qu'on ne voyait d'ailleurs pas sous les masques de velours.

DEUXIÈME PARTIE

— Nous avons donc triomphé jusqu'à ce jour, poursuivit le Maître. Or, voici qu'aujourd'hui, une association concurrente se dresse devant nous. Un misérable patron de maison publique émet la prétention, au moins déplacée, de nous abattre. Nous laisserons-nous faire par ce forban ? Est-ce que Bunau-Fripouille, le Bunau-Fripouille du Panama, le marchand de nègres du Congo, l'homme de tous les chantages fructueux, va se laisser vaincre bénévolement par l'ignoble Hôtelier, dont le nom seul indique la profession ignominieuse de tenancier de maison louche...

Une voix s'éleva soudain comme un sifflement :

— Est-ce du papa à Briand qu'il s'agit ?

— Resilence ! tonna Bunau-Fripouille. Et surtout, vous, beau masque, soyez plus urbain. Laissez de semblables allu-

sions au transfuge des « Jours qui se suivent ». Ici, d'ailleurs, pas de politique.

Un murmure d'approbation parcourut les rangs des associés.

— Ce qu'il faut donc, continua le Maître d'une voix éclatante, c'est réduire notre ennemi à l'impuissance. Il organise un formidable bluff, croyant par là pouvoir me détrôner, moi l'Empereur...

— C'est vous qui avez mis le bluff à la mode, susurra le masque q.

— Oh ! ces boulevardiers de Bruxelles, dit le Maître. Quelle engeance ! Pour votre observation intempestive, je vais diminuer vos appointements de moitié. Maintenant, écoutez-moi, vous tous :

Il y eut alors un grand silence.

— Il faut, — et la voix du Maître se fit grave jusqu'à la solennité — il faut que l'opinion soit saisie. La Maison d'en face est vendue à l'Allemagne. Que cela ne fasse de doute pour personne. Donc, nous allons dénoncer ces traîtres, ces mauvais patriotes, ces hervéistes honteux. Toi, le Vieux birbe, Charles l'Outang, approche...

Quelque chose qui ressemblait vaguement à un homme rampa, s'aplatit aux pieds du Maître.

— Je t'ai jadis cassé aux gages, parce que tu étais publiquement une bêtise par trop colossale et une canaillerie trop évidente. Aujourd'hui, j'ai besoin de toi. Tu vas lancer une feuille, elle s'appellera les Trois Hurleurs. Et chaque jour tu battras de la caisse patriotique, stigmatiseras la trahison, flétriras le crime de lèse-patrie. Il n'y a que toi qui puisse mener à bien semblable opération...

Le Maître fit une pause, puis il reprit :

— A toi, Jean Coupé. Tu es jeune et nouveau venu parmi nous. Tu vas t'armer de ciseaux et découper dans la feuille du voisin de quoi fabriquer un numéro ignoble, ordurier, à vomir. Après quoi, mes moralistes ordinaires dénonceront vertueusement la feuille infâme. Et tu affronteras la correctionnelle où tu pourras, à ton aise, faire le procès du pornographe que nous accuserons.

Un étonnement passa sur l'assemblée. Et Jean Coupé répondit simplement :

— Très bien, Maître. Dès demain, je vais lancer le journal Ça-Tire !

— Et vous tous, dit alors le Maître, en se levant, transfiguré, les yeux chargés d'éclairs, écoutez : Voici mes ordres. Qu'on me fabrique des centaines de mille de cartes d'entrée pour le circuit de cette canaille d'Hôtelier. Qu'on me fabrique de faux programmes. Qu'on soudoie des apaches pour jeter le trouble dans la fête. Qu'il y ait du bruit, des manifestations, des morts, des blessés, du sang. Que ce maudit Hôtelier soit écrasé à jamais. J'ai dit.

TROISIÈME PARTIE

— Eh bien, questionna Bunau-Fripouille, que s'est-il passé ? Où sont les morts ? Combien de blessés ? Les agents ont-ils chargé ? Les avions ont-ils été immobilisés ? Lépine a-t-il fait écraser quatre ou cinq ministres ? J'attends ! nom de Dieu, j'attends !

— Maître, bêla timidement le Belge de Paris, il n'y a qu'un aviateur qui s'est cassé la gueule.

— Et puis, nom de Dieu, et puis ?

— Et puis..., c'est tout !

— Tonnerre ! hurla Bunau-Fripouille. Hôtelier triomphe. Le tirage va baisser à trois cent mille. Nous sommes foutus.

(A ne pas suivre.)

TONSON DE LA FERRAILLE.

# DANIEL ULM

Officier Juif et Patriote

## CHAPITRE VI

(Suite)

Ce jour-là il y avait eu grande foule pour acclamer le régiment à son retour des manœuvres de garnison. Avec enthousiasme on avait crié : « Vive l'armée ! A bas les traîtres ! » Car pour se venger des progrès que le syndicat de trahison faisait chaque jour dans sa campagne révisionniste, on affectait pour l'armée un amour immodéré qui touchait au délire. Au moindre bruit de trompette ou de tambour, une foule se précipitait pour clamer à la face des cosmopolites et des sans-patrie son attachement inébranlable au drapeau.

Des gens qui jusqu'alors avaient toujours été très calmes, pacifiques, et n'avaient jamais manifesté un goût spécial pour les choses militaires, se trouvaient tout à coup transformés en patriotes ardents, en chauvins endurcis, qui commençaient à désirer presque l'avènement d'un sabre dictatorial, seul moyen de retirer la France du chaos où les désorganiseurs de profession l'avaient plongée.

On avait donc, ce matin-là, comme de coutume, agité les chapeaux, acclamé l'armée et copieusement conspué les traîtres pendant le défilé du régiment.

Une fois les soldats rentrés au quartier, la foule encore toute chaude de son enthousiasme débordant s'était trouvée un peu désorientée. Sa surexcitation ne s'apaisait point, semblait vouloir se donner libre cours par une manifestation de plus grande ampleur.

L'occasion ne se fit pas attendre. Quelques jeunes gens s'étaient emparé de vive force, chez un marchand de journaux voisin, de tous les numéros du « Figaro » et de « l'Aurore », et revenaient avec leur butin. Peu après, un magnifique feu de joie flambait au milieu de la rue, entravant la circulation, tandis que la foule applaudissait et qu'une ronde d'énergumènes tournait en chantant autour des journaux enflammés.

A ce moment parurent plusieurs officiers revenant du quartier. Les acclamations recommencèrent. On faillit les porter en triomphe. Eux, modestes, remerciaient, se défendaient contre les admirateurs trop pressants. Ils étaient quelque peu gênés, mais heureux, au fond, d'être ainsi choyés par cette multitude en délire. Tout d'abord froids et certainement désireux d'éviter toute manifestation, ils se laissaient progressivement gagner par la griserie ambiante. Cet énervement spécial des foules agitées, auquel il est si difficile de rester insensible, les pénétrait. Un remous les poussa vers l'amas de journaux qui flambaient. Ils ne purent s'empêcher d'applaudir à cet autodafé de feuilles honnies autant que redoutées.

Mais le feu s'épuisait, faute d'aliment. Quelqu'un cria qu'il fallait vider la ville de tous les journaux où s'étaient étalées les infâmes doctrines des sans-patrie. On se précipita. Un fleuve humain courut, se rua à la recherche d'un autre dépositaire à dévaliser. Cinq cents mètres plus loin

un kiosque se dressait. La marchande, vieille femme de soixante ans, n'eut pas le temps de parlementer. En un clin d'œil elle fut sortie de sa boutique, tandis que cent mains fiévreuses fouillaient, bouleversaient sa marchandise. Mais dans la masse des quotidiens, on ne trouvait pas facilement ce qu'on cherchait. Derrière les premiers rangs, la multitude impatiente hurlait et poussait. Il y eut une ruée furieuse, le kiosque fut soulevé. Un moment il oscilla au-dessus des têtes, tangua, roula, comme un énorme bouchon sur une mer agitée. Puis un trou se fit ; il tomba à terre avec un bruit de vitres cassées, de bois démolis, dans un éparpillement de tous les papiers, journaux et brochures qu'il contenait. Il y eut une grande clameur. Déjà les flammes s'élevaient du nouveau bûcher et une ronde hurlante se formait.

La vieille marchande, secouée, pressée, meurtrie dans la furieuse bousculade, avait été finalement refoulée contre un coin de porte. Dans l'incompréhension absolue du cataclysme subit qui anéantissait son bien, elle regardait, ahurie, et pleurait.

Les officiers, enserrés de toutes parts, avaient été entraînés par le flot. Grisés à leur tour, ils mêlaient leurs clameurs à celles de la foule, criaient : Vive la France ! Mort aux traîtres ! A bas les vendus !

Daniel, comme les autres, ramassait les journaux épars, les lançait sur le brasier avec ardeur.

La déconvenue terrible qu'il venait d'éprouver, si blessante pour son orgueil et son amour-propre, le rendait haineux et colère contre ceux qu'il considérait comme les artisans de son malheur. Durant toute une nuit de fièvre, il avait ressassé les paroles de Mlle de Beauchamps, lancées avec tant de candeur innocente, et qui avaient été involontairement comme autant de flèches empoisonnées.

... Juif ! Fourot lui avait rappelé devant tous qu'il l'était. Mais cela n'avait pas d'importance de la part de ce dreyfusard exaspéré, furieux sans doute de ne pas trouver en lui un auxiliaire, un partisan de ses doctrines néfastes. Il lui avait bien fait voir, d'ailleurs, qu'il était français avant tout, et patriote, patriote autant que quiconque. Mais les autres ? Et pourquoi cette humiliation, cet affront, de la part de ce hobereau qui ne le connaissait pas et lui fermait sa porte, malgré son uniforme, simplement parce qu'il était juif ? C'était donc là une tare, une tare irrémédiable ? Les crimes du traître et les folies de ses défenseurs aboutissaient à étendre à toute une race la réprobation unanime des honnêtes gens. Et, comme toujours, des innocents comme lui souffraient indirectement et payaient, par des blessures morales horribles, l'indignité des vrais coupables.

Il comprenait que partout et toujours on lui reprocherait, à tort ou à raison, sa communauté d'origine avec les fauteurs de désordre.

(A suivre.)

Jean STEENE

Pour la défense  
de l'Art  
du Nu  
et de l'Amour

Dessins de :  
Poulbot, Willette  
Steinlen, M. Robin  
Hémard, Dépaquit  
= Lucien Laforge =

CE NUMÉRO  
est  
traqué par la  
" Ligue  
contre  
la licence des  
Rues "

# Le Nu

N° 3. — Hors série en couleurs des  
Hommes du Jour

Texte de Louis NAZZI

L'EXIGER  
de  
votre vendeur  
habituel  
ou  
nous  
le demander

Reproduction  
DES  
ŒUVRES DES MAÎTRES :  
TOULOUSE-LAUTREC  
MANET, DEGAS  
RENOIR, FRAGONARD  
Auguste RODIN.

Chaque Numéro :  
50 centimes  
+++  
franco : 0 fr. 60  
+++  
Les 3  
1 fr. 50 franco

Déjà parus :  
N° 1 — NOËL  
Illustrations de A. DELANNOY,  
POULBOT, ROUBILLE, HERMANN  
Paul.  
N° 2 — LA GUERRE  
Illustrations de  
STEINLEN, POULBOT, ROUBILLE,  
GRANDJOUAN, LUCIEN LAFORGE.

En vous abonnant pour un an aux " HOMMES DU JOUR "  
(6 fr. 25 France et Colonies; 8 fr. 50 Étranger, port des primes compris)  
Vous recevrez GRATUITEMENT les TROIS numéros hors série parus  
et ceux qui paraîtront par la suite.

H. FABRE & C<sup>e</sup>, 20, Rue du Louvre, PARIS

Aux Amateurs de Vins Fins  
GRANDS VINS  
DE BOURGOGNE

EXPÉDITION DIRECTE  
du Propriétaire au Consommateur

Pour faire apprécier la qualité de  
ses Vins, et pendant quelque temps  
seulement, le propriétaire expédiera  
6 bouteilles

Mazoyères-Chambertin

contre remboursement de 20 francs  
(Port, frais de régie et emballage compris)

Adresser les demandes aux " Hommes du Jour "  
PARIS - 20, Rue du Louvre, 20 - PARIS

• LE VIN CHER  
LA FRAUDE RECOMMENCE

Aussi, engageons-nous nos lecteurs à  
commander tous les vins dont ils ont  
besoin à nos amis coopérateurs de

LA LIBÉRATRICE  
de BESSAN

ENTREPOT : 63 à 69, RUE DORIA  
à CHARENTON (Magasins généraux)  
SEINE

Se recommander des HOMMES DU JOUR.

Vient de Paraître

Un Livre indispensable

## L'Éducation Sexuelle

Les Raisons Morales et Sociales du Néo-Malthusianisme

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE

Procréation aveugle, Procréation consciente, Moyens scientifiques et  
pratiques, par Jean MARESTAN.

APPRECIATIONS DE LA PRESSE :

Les Nouvelles :

Voici un livre courageux et beau où M. Marestan élucide, avec une clarté impitoyable, les raisons actuelles, morales et sociales, du néo-malthusianisme. Sur ce sujet scabreux, où tant de faux moralistes s'évertuent chaque jour à développer des idées fausses, l'auteur a le courage de dire — et de dire bien — ce que chacun pense, ce que chacun devrait penser. A l'heure où le pseudo-danger de la dépopulation affole les principaux écrivains jusqu'à leur faire renier les plus élémentaires principes d'humanité, à l'heure où les maîtres de l'obstétrique, suivant le mouvement de fausse sensiblerie et d'humanitarisme à rebours, n'hésitent pas à sacrifier la vie d'une femme adulte pour sauver un fœtus problématique, il est beau d'oser proclamer la liberté absolue de l'individu en matière sexuelle. Il est beau surtout de donner pratiquement à la masse des lectrices le moyen de réaliser ce principe d'une humanité plus large que l'hypocrisie de nos mœurs ne permet pas d'afficher publiquement.

Le Journal (Paul REBOUX) :

Il est très rare qu'un ouvrage sur l'éducation sexuelle soit exempt d'hypocrisie. Celui de M. Marestan n'en comporte aucune. Si l'on est d'avis que les jeunes gens et les jeunes filles doivent être éclairés sur les rapports conjugaux, sur la prophylaxie des maladies vénériennes, sur les moyens pratiques d'éviter l'angoisse d'une maternité involontaire, on peut leur confier ce livre. Il leur enseignera de bonne heure et scientifiquement, ce que tous les êtres civilisés, en dépit des belles théories, s'efforcent à découvrir par des tentatives empiriques et hasardeuses.

Un beau volume, 250 pages, soigneusement édité, avec de nombreux dessins dans le texte. Prix : 2 fr. 50 ; 2 fr. 85 franco recommandé.

Toutes les demandes doivent être adressées à  
Henri FABRE et C<sup>e</sup>, 20, rue du Louvre, Paris.

## 20 Mois de Crédit

A TOUS

### FABRIQUE DE MEUBLES DE TOUS STYLES . . .

GRAND CHOIX DE

Salles à manger  
Chambres à coucher  
Salons ~ Bureaux  
Bibliothèques  
Cabinets de travail  
Literie  
Ameublement, etc.

Fabrication supérieure  
absolument garantie

Nos lecteurs de Paris et de la banlieue seront visités, sur leur demande, par un représentant. — Ceux de provinces sont priés de spécifier les meubles qu'ils désirent, des photographies, avec le prix de chaque article, leur seront envoyés.

Le montant total de l'achat est payable en 20 traites mensuelles à dater du mois de la livraison.

Adresser la correspondance à  
l'Administrateur des Hommes du Jour  
20, rue du Louvre — PARIS

Le Gérant : Ernest REYNAUD.



IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE  
26, Rue Hermand-Daix  
Villeneuve-Saint-Georges  
Tél. 32.